

Ciné-Bulles

Politique à l'italienne / *Il Divo* de Paolo Sorrentino

Zoé Protat

Volume 27, numéro 3, été 2009

URI : id.erudit.org/iderudit/33170ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Protat, Z. (2009). Politique à l'italienne / *Il Divo* de Paolo Sorrentino. *Ciné-Bulles*, 27(3), 12-13.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Politique à l'italienne

ZOË PROTAT

L'Italie est une terre de contrastes. À la carte postale touristique, se superpose en effet une vie sociale et politique tourmentée, surveillée de près par l'Église omnipotente et minée par les scandales, la corruption et le crime organisé. Les « années de plomb » semblent constituer un sujet particulièrement prisé par les cinéastes italiens qui s'inspirent de personnalités contemporaines pour réaliser des brûlots dénonciateurs. Après *Le Caïman* (2006) qui s'attaquait à Silvio Berlusconi, voici *Il Divo*, un film qui se frotte à la figure énigmatique de Giulio Andreotti. Mais alors que le long métrage de Nanni Moretti procédait par paraboles, sans jamais nommer explicitement ni mettre en scène le *Cavaliere*, celui de Paolo Sorrentino ne s'embarrasse pas de tels scrupules. Il en résulte une satire à l'humour incongru et dévastateur, une brillante farce politique qui a obtenu le Prix du jury de l'édition 2008 du Festival de Cannes.

En Italie, Giulio Andreotti est une légende dont l'étranger peine à deviner l'ampleur. Pendant des décennies, la presse lui octroya une série de surnoms que le film s'amuse à citer avec un malin plaisir : « il divo » (le divin), l'inoxydable, Belzébuth, le pape noir et, peut-être le plus révélateur, « l'éternité ». Car éternel, Andreotti le semble réellement : né en 1919 et élu pour la première fois comme député au sortir de la Seconde Guerre mondiale, il fut président du Conseil des ministres italiens à 7 reprises et 25 fois ministre. Des années 1950 aux années 1990, on lui confia successivement les portefeuilles des Finances, de la Défense, du Trésor, de l'Industrie et des

Affaires étrangères. Membre influent de la Démocratie chrétienne, il fut nommé sénateur à vie en 1991. L'action du film se concentre d'ailleurs sur cette période du début des années 1990 alors que l'Italie se lance dans des procès anticorruption à grande échelle. Ces années virent également l'étoile d'Andreotti pâlir à la suite de deux graves accusations : celle, plus spécifique, d'avoir commandité l'assassinat du journaliste Mino Pecorelli en 1979 et celle, plus générale, d'entretenir des liens étroits avec la Mafia. Le procès qui s'ensuivit confirma la culpabilité d'Andreotti, mais grâce à l'immunité diplomatique dont il bénéficiait, il n'eut jamais à purger de peine.

L'ampleur du personnage aurait pu inspirer un drame biographique classique ou un suspense militant « à message ». Œuvre surprenante, *Il Divo* est cependant tout autre. Aucune mise en contexte ne permet au spectateur de glaner quelque information sur cet énigmatique personnage. Les premières séquences le présentent comme mutique, petit et râblé, engoncé dans ses costumes noirs et derrière d'énormes lunettes, parcourant en silence les interminables couloirs du pouvoir et affirmant sans détour que « le hasard n'existe pas, seule existe la volonté de Dieu ». L'homme politique, comme l'homme tout court, demeure incroyablement mystérieux. Les renseignements émergent à petites doses à travers des détails à l'apparence insignifiante... Et pourtant. Il en résulte un portrait expressif, jamais explicatif, et caractérisé par un humour mordant. Le film est en effet constellé de bons mots, de phrases-chocs. Interrogé sur ses accointances louches avec le

clergé, Andreotti déclare : « Les prêtres votent, Dieu non. » Sur sa longévité proverbiale : « On me diagnostiquait la fin, je survivais. » et « Tous mes amis qui faisaient du sport sont morts. » Cette constante ironie, marque de commerce des œuvres pamphlétaires italiennes, se révèle une nouvelle fois aussi audacieuse qu'efficace.

Car pamphlet il y a : si Sorrentino n'est pas nécessairement « contre » Andreotti, il en critique fortement les méthodes. Le personnage est immédiatement présenté comme trouble, ses conseillers ont de véritables têtes de truands et certains fantômes du passé sont toujours présents. Tout en effectuant très peu de retours en arrière, le film insiste cependant sur un fait historique précis : l'enlèvement, puis l'assassinat d'Aldo Moro, célèbre membre de l'aile progressiste de la Démocratie chrétienne, par les terroristes communistes des Brigades rouges en 1978. Cynique à l'extrême, Andreotti déclare avoir fait un vœu très important durant la détention de Moro, vœu qu'il aurait respecté si ce dernier avait été finalement libéré : celui de ne plus jamais manger de glaces. Ses migraines chroniques seraient-elles ainsi le reflet de remords terribles ? Elles créent en tout cas des effets comiques irrésistibles. Lorsque ses conseillers sabrent le champagne en honneur de son succès, Andreotti trinque plutôt à l'aspirine... Et aux accusations du passé viennent bientôt s'ajouter celles du présent, qui font dire à un journaliste spirituel : « Soit vous êtes le criminel le plus rusé, soit vous êtes l'homme le plus persécuté d'Italie. » Andreotti ne sortira qu'une seule fois de ses



Au centre, le personnage de Giulio Andreotti (Toni Servillo) dans *Il Divo*

gonds, lors d'une scène hallucinante : une véritable confession politique où, seul face à une caméra immobile, il affirme dans une transe verbale quasi mystique avoir utilisé le mal pour faire le bien.

Sur le plan narratif et formel, *Il Divo* est un film qui s'impose par la force de son rythme. Un rythme quasi frénétique qui ne cesse de contraster avec l'impressionnante force tranquille d'Andreotti. L'exposition du film, incroyablement musclée, installe d'emblée le ton. La mort de plusieurs personnages, simplement identifiés par des sous-titres au bas de l'écran (nom et profession), est rapidement montrée. Ces gens qui semblent tomber comme des mouches sont tous des banquiers, des juges, des hommes d'État, des parrains de la Mafia, des journalistes d'enquête. Aucune mise en contexte de ces événements dramatiques qui se déroulent sur fond de musique tonitruante n'est opérée. Une musique rock, pop ou classique souligne des séquences descriptives caractérisées par leur récurrence formelle : contre-plongées, ralentis et symétrie dans les cadres. Ces effets expres-

sifs servent aussi bien à dépeindre l'entourage d'Andreotti que l'« inoxydable » lui-même, une silhouette trapue souvent égarée dans les décors immenses des palais présidentiels. Le défi est clair : montrer à quel point ce petit homme possède tout le pouvoir sur ces lieux et sur le pays entier. Un pays où, évidemment, l'Église et l'État présentent des espaces de contamination troublants. Les statues de Jésus, les images pieuses parsèment les plans; un prêtre vient de manière caustique bénir l'assemblée avant toute élection. Finalement, la scène du dîner entre Andreotti et ses conseillers, où la disposition particulière des convives renvoie à une relecture insolite de la Cène, apparaît bien plus comique que réellement surprenante.

Évidemment, *Il Divo* a tendance à forcer le trait et s'abandonne parfois à des effets burlesques. Un tel personnage commandait sûrement la démesure, la fantaisie baroque ou onirique. Au sommet, l'interprétation de Toni Servillo donne dans le mimétisme sous haute tension, mais avec une sobriété telle que toute accusation de caricature s'ef-

fondre lamentablement. L'acteur se révèle aussi efficace dans les moments de grand silence que dans les séquences où un ballet de noms et de données étourdit le spectateur non averti. L'effet est voulu afin de mieux illustrer l'imbroglio inextricable de la vie politique italienne et de la réalité quotidienne d'Andreotti. Au final et malgré tout son pouvoir, celui-ci apparaît comme un homme simple, affreusement complexé par son inculture, qui avoue ressentir davantage de plaisir à recevoir un doctorat honorifique d'une quelconque université qu'une énième charge gouvernementale. Une conclusion décapante qui sied bien à ce film. ■

Il Divo

35 mm / coul. / 110 min / 2008 / fict. / Italie-France

Réal. et scén. : Paolo Sorrentino
 Image : Luca Bigazzi
 Mus. : Teho Teardo
 Mont. : Cristiano Travaglioli
 Prod. : Francesca Cima, Nicola Giuliano et Andrea Occhipinti
 Dist. : Métropole Films
 Int. : Toni Servillo, Anna Bonaiuto, Flavio Bucci, Giulio Bosetti, Carlo Buccirosso